

L'obscurantisme est de retour...

Par **Alain CAMBIER**

Docteur en philosophie, chercheur associé UMR 8163
« Savoirs, textes, langage »
Professeur en classes préparatoires, Faidherbe-Lille

On a souvent fait d'André Malraux le prophète d'un retour de Dieu au XXI^{ème} siècle. Pourtant, celui-ci s'en était défendu dans l'hebdomadaire *Le Point* du 10 novembre 1975 : « On m'a fait dire que le XXI^{ème} siècle sera religieux. Je n'ai jamais dit cela, car je n'en sais rien. Ce que je dis est plus incertain. Je n'exclus pas la possibilité d'un événement spirituel à l'échelle planétaire ». En fait de spiritualisme, nous sommes plutôt confrontés de toutes parts à une montée de l'obscurantisme par le biais de la religion, mais aussi du nationalisme, sur fond d'une démission générale vis-à-vis de l'exigence rationaliste.

En refoulant tout effort de réflexivité, l'obscurantisme nourrit l'intolérance et la violence. Il tourne le dos à l'esprit éclairé qui ose penser par lui-même : il préfère recourir aux « lisières » qui sclérosent la capacité humaine à raisonner, en la réduisant à la répétition de formules mécaniques, sans réappropriation critique. Les sources de ce nouvel obscurantisme s'avèrent protéiformes.

La récurrence du fanatisme intégriste

Même si toute religion porte en elle le risque du fanatisme, l'extrémisme islamiste se montre aujourd'hui le plus agressif. La revendication d'un prétendu « califat » archaïque, en Syrie et en Irak, manifeste bien une régression qui s'exprime à travers le renoncement à la notion d'État et la réduction de la politique à la religion. À l'encontre même des principes du monothéisme, l'intégrisme opère le rabattement du dépli ontologique entre la sphère de l'au-delà et celle de l'ici-bas : la revendication de l'application de la *charia* comme seule source du droit n'en est qu'un des symptômes les plus flagrants. En s'en tenant à une interprétation de la tradition prise à la lettre, l'intégrisme en tue l'esprit et fait de ses adeptes des contempteurs du monde humain. Non content de considérer que la moitié de l'humanité – c'est-à-dire les femmes – n'aurait pas une dignité égale à celle des hommes, l'intégrisme islamiste en vient à vouloir anéantir tout être humain qui ne partagerait pas ses dogmes sectaires. Ainsi, toute personne pourrait être considérée comme un otage en puissance, vouée à être sacrifiée, même si elle n'a jamais été protagoniste d'un combat armé. La barbarie inexcusable est ici proportionnelle à l'aveuglement fanatique. Au nom d'un Dieu qui serait exclusivement le leur, les intégristes rompent avec les autres versions possibles du monothéisme – même au sein de la religion musulmane. En réalité, ils mettent en pièces ce monothéisme, puisqu'au nom d'une pureté improbable chacun en vient à revendiquer « son » Dieu, sans possibilité de reconnaissance des autres versions du monothéisme et de sa continuité historique. Cet intégrisme recrée de fait un polythéisme trivial, où l'on se déchire au

nom du Dieu unique que chacun s'accapare et rabaisse au rang d'idole. Du point de vue du monothéisme lui-même, le fanatique contredit sa religion et accuse les autres croyants d'être des « infidèles » pour mieux justifier ses crimes : il invoque Dieu mais, en réalité, cet imposteur usurpe sa place et le caricature en répandant la mort. C'est pourquoi des représentants de l'islam de France ont, à l'inverse, témoigné de leur sagesse en se déclarant solidaires des chrétiens d'Orient, en se prononçant contre l'instrumentalisation nihiliste de leur religion et en dénonçant « toutes les forces obscures qui exploitent l'islam »¹.

La résurgence du nationalisme ethnique

L'autre creuset de l'obscurantisme aujourd'hui est le retour à un nationalisme ethnique. Renan avait souligné² que la nation ne pouvait avoir de sens légitime qu'en faisant référence à des valeurs républicaines partagées librement par les citoyens d'un peuple. L'involution actuelle s'effectue sur la base d'un nationalisme prétendument héréditaire, fondé sur les liens du « sang » ou de la « race ». Sur notre continent, c'est au nom d'une nouvelle grande Russie que Poutine a annexé la Crimée, en défiant le droit international. Sa visée expansionniste prétend également que la partie est de l'Ukraine devrait faire sécession, afin que les pro-russes retrouvent leur « vraie » mère patrie. Ainsi, en France, il serait, par exemple, légitime que les Alsaciens de souche et de langue germanique soient rattachés à l'Allemagne ! Ce nationalisme, qui tourne le dos à tout libre choix, à tout respect des frontières et du droit, est nécessairement porteur de purs rapports de force. Il est vrai que l'impuissance politique et militaire de l'Union européenne fait inversement la puissance de la Russie : l'autocrate Poutine ne fait que profiter de ses faiblesses... Au sein même de la zone euro, la priorité accordée à une gestion strictement budgétaire favo-

¹ Cf. l'appel du 9 septembre 2014 à la Grande Mosquée de Paris.

² Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, éd. Agora / Presses Pocket, n° 126.

rise les régressions nationalistes : poussées à bout, les populations sont ainsi tentées de vendre leur âme aux démagogues qui vantent le repli sur soi et l'autisme culturel, sans prendre conscience que la logique de ces tentations nationalistes conduit tôt ou tard à l'affrontement entre elles. Bien plus, derrière la faiblesse de l'Union européenne, qui perd son sens initial en privilégiant l'idéologie affairiste néo-libérale, une nouvelle carte de notre continent se dessine peu-à-peu... Une sorte de nouveau Yalta se profile, qui revient à un partage entre deux grandes puissances, imposant chacune ses normes, sa vision du monde, dans son aire d'influence : d'un côté, la puissance russe qui s'affirme par ses moyens militaires et exerce sans vergogne son emprise au-delà de ses frontières ; d'un autre côté, la puissance allemande qui assure, par son essor économique, son hégémonie sur ses partenaires et se montre de plus en plus contraignante dans la gestion de sa zone d'influence. Bien entendu, ces deux puissances ne sont pas vouées à s'affronter, mais plutôt à se ménager, à composer entre elles, puisqu'il s'agit, pour chacune, de garantir avant tout sa suprématie dans sa zone respective. Le déséquilibre de plus en plus criant entre les membres de la zone euro conduit inéluctablement à cette nouvelle redistribution des cartes...

Les causes endogènes du retour de l'obscurantisme

Mais s'il est de retour, l'obscurantisme n'est pas dû simplement à l'aveuglement fanatique de djihadistes de tous poils ou au renforcement d'une autocratie russe qui, depuis longtemps, avait révélé son cynisme : il se nourrit d'abord de la démission de toute exigence rationaliste, au sein même de nos sociétés occidentales. Montesquieu avait déjà montré, à propos de la chute de l'empire romain, que les causes n'étaient pas à chercher dans le rôle des « barbares » venus de l'extérieur, mais dans l'état de déliquescence des mœurs romaines. Aujourd'hui, nos sociétés sont marquées par le triomphe d'un relativisme radical qui mine non seulement tout sens des valeurs, mais également toute confiance en la raison et au savoir. Ce relativisme généralise la croyance selon laquelle chacun pourrait être la mesure de toutes choses : tous les goûts pourraient être équivalents, aucune vérité objective ne serait possible, toutes les valeurs seraient subjectives, etc. Ce relativisme post-moderne conduit à un scepticisme généralisé qui inhibe toute volonté, qui détruit toute exigence rationnelle, qui favorise les pires régressions mentales, au point de voir se multiplier les pseudo-théories du complot ou la prolifération de thèses négationnistes. Derrière cette démission généralisée de la raison se cache avant tout le déni du réel : l'idée que tout serait construit, factice et, donc, que toute vérité serait à « fabriquer ». Il ne s'agirait plus de connaître véritablement en s'en tenant à des procédures et des protocoles bien précis, mais de produire des persuasions, d'imposer avant tout son point de vue dans les médias, en jouant de plus en plus sur la falsification dans les réseaux sociaux, voire dans les revues scientifiques les plus réputées qui ne sont pas à l'abri d'impostures frauduleuses...

La trahison des clercs post-modernes

Ainsi, le paradoxe est que ce relativisme et ce scepticisme pénètrent également les sciences et la philosophie. Les notions même de vérité scientifique ou de vérité historique seraient désormais sujettes à caution. Depuis la fin du XX^{ème} siècle triomphe l'antiréalisme selon lequel nous n'aurions aucun accès à une réalité indépendante de nous : les sciences ne seraient que des représentations dont les critères d'objectivité relèveraient d'un consensus entre membres d'une communauté, plutôt que de preuves et d'une correspondance avec les choses mêmes. Au bout du compte, le monde ne serait peut-être qu'une vaste illusion et la vie une fiction. La méfiance à l'égard du concept et de la démonstration est de mise : tout serait affaire de présentation et d'interprétation. Mais la raison peut-elle avoir la plasticité que lui réclame le pragmatiste pour qui ne vaut que ce qui « réussit » ? Peut-on contester toute possibilité de vérité irréductible sans dissoudre l'instrument essentiel de la clarté et de l'exigence rationnelle dans le domaine des idées ? Après Platon, Aristote et bien d'autres, Pascal Engel répond³ – dans le sillage de Julien Benda – évidemment que non : cette démission généralisée favorise les crimes contre l'esprit. L'homme de savoir ne crée pas des concepts *ex nihilo* : ni le scientifique, ni même le technicien ne sont des « créateurs », mais des « chercheurs ». En sciences, il s'agit bien de mettre au jour les liens complexes de cause à effet qui régissent la nature des choses, le « ciment » logique du réel. À l'opposé de toute apologie de l'irrationalisme, il est donc nécessaire de rappeler que si les lois de la logique – plutôt que l'intuition – ne sont pas toute la réalité, elles constituent pourtant une condition *sine qua non* pour la saisir.

L'exigence scientifique et philosophique requiert autre chose qu'un « bel esprit » post-moderne. En ce sens, il ne suffit pas d'être brillant, médiatique et capable de rhétorique subtile : car, alors, nous serions vite condamnés, en guise de savoir, à ce que Harry Frankfurt appelle « *bullshit* »⁴ et qui prend le pas sur le discours « sérieux »⁵. Comme le souligne Pascal Engel⁶, pour lutter contre cette trahison de l'esprit, il reste à s'arc-bouter sur des exigences devenues rares : le réalisme qui reconnaît une indépendance des choses à l'égard de nous, le cognitivisme objectiviste qui conçoit la vérité comme indépendante de ses porteurs éventuels, non soumise à leur fantaisie et, enfin, une ontologie des « valeurs rationnelles et des normes objectives, fondées sur les lois de la raison ». ■

³ Pascal Engel, *Les Lois de l'esprit. Julien Benda ou la raison*, éd. Ithaque, 2012.

⁴ Harry Frankfurt, éd. 10/18, 2006.

⁵ « Sérieux » au sens de Gottlob Frege, par opposition au discours fantaisiste, non-référentiel.

⁶ Pascal Engel, op. cit., p. 335.